

POUR OU CONTRE

*Les Grands,
de Daniel
Boulanger,
illustrations
de Christian
Vicini,
Casterman,
Imagirêve*

On se méfie des écrivains reconnus, ayant pignon sur rue, qui se lancent, le nez au vent, dans l'écriture d'un livre pour enfants. Ils bêtifient, ou alors, ils bâclent (parfois, ce ne sont pas les pires), ils restent dans leur planète d'adulte : inaccessibles. Ne citons pas de noms. D'ailleurs ce n'est pas le sujet. Le sujet c'est : *Les Grands* de Daniel Boulanger, un album paru l'hiver dernier, qui suscite oppositions violentes et enthousiasmes échevelés. Je fais partie des derniers. Qu'est-ce que ça raconte, *Les Grands* ? L'histoire d'Alexandre qui avait bien de la chance d'avoir été recueilli par les Quentin, le Grand et la Grosse. Ceux-ci l'avaient choisi beau, gentil, fort et l'œil vif, aimaient à le faire pleurer, et à lui faire plaisir aussi : bref ils aimaient l'avoir en leur pouvoir. Le Grand et la Grosse étaient infects, l'exploitaient le plus possible, et vendaient les tableaux qu'il peignait excellentement à la foire. Un jour, Alexandre cesse de pleurer : il n'est plus au pouvoir de ces vilaines personnes. Il apprend aussi à ne pas dire la vérité. Et il mijote un plan : il peint une rivière, un moulin. Il s'est aperçu que sa peinture devenait vraie. Les Quentin sont noyés. L'enterrement a lieu. Le maire, inquiet et mielleux, fait un discours et caresse la tête d'Alexandre. Une nouvelle vie pour le jeune garçon ? L'histoire est en elle-même assez terrifiante, on glisse progressivement du réalisme des premières lignes à un monde grinçant et noir, plein de dérapages hors du réel, plein d'excès et de violences traitées dans un mode humoristique pince-sans-rire. L'illustration de Christian Vicini souligne le côté horrible. Les Quentin sont carrément répugnants. Alexandre est un gros garçon rougeaud et sans poésie. Cela au premier abord. Car c'est en fait assez subtil. Le traitement du passage de la peinture à la réalité est même remarquable. Pour une fois qu'un livre traite à nouveau de la guerre des âges, telle qu'elle peut exister entre jeunes et adultes, pour une fois qu'on retrouve, à contre-courant des bons sentiments, un humour au vitriol qui rappelle le Jules Renard de *Poil de Carotte*, le Jules Vallès de *L'enfant...* Ne soyons pas plus collet monté que nos grands parents.

Geneviève Brisac

P.S. Emportée par le feu de la démonstration, j'ometts de dire, ce n'est pas le moins important, que le texte de Daniel Boulanger est une merveille, chaque mot à sa place et à son juste poids.

Il existe peut-être des a priori dans l'esprit des critiques ou des bibliothécaires à l'égard des « grands noms » de la littérature « pour adultes » qui se mettent à écrire pour enfants. Pas forcément négatifs d'ailleurs, pas toujours bienveillant non plus. Faux débat donc, à mon sens. Le vrai débat est ailleurs.

Oui, Daniel Boulanger use d'une langue fort belle et fort précise.

Oui, Christian Vicini, l'illustrateur, a su mettre au service d'une histoire dérangement à plus d'un égard une illustration hyperréaliste qui renforce efficacement la gêne du lecteur.

Oui, le ton du livre, insolent, impertinent, abrupt, étrange, décalé, ne peut laisser le lecteur indifférent. Le lecteur. Quel lecteur ? Quel enfant peut se sentir concerné par cette histoire et par la façon dont elle est racontée ?

Ça nous va bien, à nous adultes, forts de précédents illustres, de nous intéresser au sort de cet enfant giflé. Mais le sort de *Poil de Carotte*, du Rémi de *Sans famille* ou du garçon mal aimé de *Vipère au poing*, suscitait notre indignation ou nos larmes parce qu'ils étaient des exceptions, parce qu'il était implicite que la norme n'était pas d'avoir une mère sadique, un père absent ou pas de parents du tout. Alors que *Les Grands...* c'est tout le contraire. Le présupposé c'est : les seuls rapports émotionnels entre parents et enfants passent par la violence et une relation économique inversée (l'enfant nourrit ses parents). A ce stade-là ce n'est plus du sadisme, c'est de la schizophrénie.

Présenter les adultes comme des géants incompréhensifs, terrifiants ou sadiques, ce n'est pas nouveau dans la littérature enfantine. Montrer que le petit peut, malgré cela, en triompher, non plus.

Encore faut-il que ce triomphe soit crédible. Encore faut-il que tous les adultes ne soit pas égaux dans l'ignominie. Encore faut-il que le héros ait plus d'astuce, rencontre plus d'aide extérieure, soit plus positif que cet enfant renfermé et à peine révolté. Encore faut-il que le contenu symbolique soit moins évident, moins ouvert que celui des *Grands*.

Encore faut-il qu'il traîne moins au cœur du livre de ces concepts à la mode : l'enfant adopté, l'incommunicabilité, la déprime, etc.

Finalement, ce que j'aime le moins dans *Les Grands* c'est qu'il renvoie à un statut unique de l'enfant. Les livres pour enfants s'adressent à des enfants et leur parlent d'expériences singulières. Ils ne prétendent pas leur parler de l'enfance. Heureusement ! car l'enfance n'existe pas, sauf dans l'esprit d'auteurs qui croient écrire en son nom.

**Relire
« Poil de
Carotte »
sans tarder :
avec
ses croûtes
de lapin
dans les
oreilles,
c'est
un remède
à toutes
les douleurs
de l'âme.**

Nic Van de Wiele